

Genrer les nations, penser les partitions

Anne Castaing, Benjamin Joinau

▶ **To cite this version:**

Anne Castaing, Benjamin Joinau. Genrer les nations, penser les partitions. Genre & histoire, 2020, 24, pp.9 - 33. halshs-02532970

HAL Id: halshs-02532970
https://shs.hal.science/halshs-02532970

Submitted on 6 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Genrer les nations, penser les partitions

Anne Castaing et Benjamin Joinau

Comparer les partitions nationales

Le développement d'un champ des *Partition Studies*, initié en Inde dans les années 1990 dans différentes disciplines (histoire, sciences politiques, géographie, mais aussi histoire culturelle, études littéraires, études cinématographiques[1]) mobilisées autour de la redécouverte des événements de 1947, invite à une réflexion globale sur les divisions territoriales. En dissociant leur réflexion des approches disciplinaires, les *Partition Studies* incitèrent à considérer les partitions comme des paradigmes qui structurent en profondeur les identités, les imaginaires et leurs réseaux de représentations. Elles offrirent ainsi une base critique inédite pour penser l'histoire comme les effets et les héritages des « longues » partitions du XX^{e} siècle. Elles suggérèrent également les possibilités et la pertinence d'approches comparatistes quand, comme le souligne Anna Bernard dans ses travaux sur les partitions indienne, irlandaise et israélo-palestinienne, certains récents travaux en histoire, littérature et études culturelles mettent en évidence une expérience partagée du traumatisme, que les *Trauma Studies* ou les *Holocaust Studies* avaient déjà identifiée[2]. Mais l'approche comparative, continue Bernard, permet également de mettre en évidence ce que la littérature (ou, plus largement, toute production esthétique) peut apporter aux *Partition Studies*, ce qu'elle peut enseigner des effets à long terme des partitions, au-delà du témoignage brut, qui n'en est que l'un des aspects, suggérant une véritable méthodologie des partitions qui placerait au premier plan l'analyse des formes esthétiques. Ce qu'Anna Bernard déplore est non tant l'absence de travaux sur les partitions (en témoignent ceux de J. Cleary ou G. Hoschberg[3], qu'elle cite, mais aussi V.F.Y.

[1] En témoigne le déferlement de publications de qualité produites depuis les années 1990. Voir notamment Gyanendra Pandey, *Remembering Partition: Violence, Nationalism and History in India*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001 ; Vazira Fazila-Yacoobali Zamindar, *The Long Partition and the Making of Modern South Asia: Refugees, Boundaries, Histories*, New York, Columbia University Press, 2007 ; Urvashi Butalia (dir.), *Partition. The Long Shadow*, New Delhi, Zubaan, 2015.

[2] Anna Bernard, « Forms of Memory: Partition as a Literary Paradigm », *Alif: Journal of Comparative Poetics*, 30 (« Trauma and Memory »), 2010, p. 9-33.

[3] Joe Cleary, *Literature, Partition and the Nation-State*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002; Gil Hochberg, *In Spite of Partition: Jews, Arabs, and the Limits of Separatist Imagination*, Princeton, Princeton University Press, 2007.

Zamindar et G. Pandey[4] pour l'Inde, S. Epstein ou B. Joinau[5] pour la Corée ou X. Bougarel[6] pour la Yougoslavie), que la pénurie de véritables études comparatives. L'objet de ce dossier thématique est justement de consolider ce champ d'études en y contribuant par un prisme pertinent et éclairant, celui du genre, dont témoignent de façon frappante les productions culturelles.

C'est à partir de nos travaux respectifs sur les divisions territoriales, d'une part sur l'Inde après la « Grande Partition » de 1947 qui a accompagné l'Indépendance, d'autre part sur la péninsule coréenne à partir de 1945 en prémisse de la guerre froide, qu'est née notre volonté commune d'aborder les phénomènes historiques, politiques, sociaux, culturels et humains que sont les partitions territoriales d'un point de vue comparatiste et à partir du prisme du genre. Si des différences radicales émergent évidemment d'une mise en perspective des partitions de l'Inde et de la Corée, toutes deux émanant d'histoires singulières chargées de leurs propres enjeux et conséquences, l'obsession de la division, de la séparation et de la réunification dont témoignent les représentations, dans les arts et les littératures, les médias, dans les pratiques sociales et culturelles, et jusque dans la langue comme performance rituelle, interrogent pourtant les vastes effets historiques transgénérationnels de ce « traumatisme » territorial qui, comme l'écrivait Waterman en 1987, est autant un « attribut » qu'un « processus »[7]. Dans les deux cas, en Inde comme en Corée, et plus de soixante-dix ans après la division effective en deux États séparés, la « longue Partition »[8] étend ses effets sur plusieurs décennies, pénétrant de façon profonde et durable les identités et les imaginaires, et elle restructure les communautés imaginées autour d'une frontière qui à la fois divise ces communautés et les recompose.

De fait, les partitions territoriales telles qu'elles sont advenues au XX^{e} siècle en Inde et en Corée, mais aussi au Viêt-Nam[9], en Irlande[10], au Soudan[11], dans les anciennes républiques

[4] Gyanendra Pandey, *Remembering Partition*, *op. cit.* ; Vazira Fazila-Yacoobali Zamindar, *The Long Partition and the Making of Modern South Asia*, *op. cit.*

[5] Stephen Epstein, « The Axis of Vaudeville: Images of North Korea in South Korean Pop Culture », *The Asia-Pacific Journal*, 10(2–9), 2009; Benjamin Joinau, « Sleeping with the (Northern) Enemy : South Korean Cinema and the Autistic Interface », *De-Bordering Korea: Tangible and Intangible Legacies of the Sunshine Policy*, Valérie Gelézeau, Koen de Ceuster, et Alain Delissen (dir.), Londres, Routledge, 2013.

[6] Xavier Bougarel, *Bosnie : anatomie d'un conflit*, La Découverte, Paris, 1996.

[7] Stanley Waterman, « Partitioned State », *Political Geography Quaterly*, 6 (2), avril 1987, p. 151.

[8] Expression forgée par Vazira Fazila-Yacoobali Zamindar dans *The Long Partition and the Making of Modern South Asia*, *op. cit.*, puis notamment réinvestie, dans le contexte de la Corée, par Koen de Ceuster, Alain Delissen et Valérie Gelézeau dans *De-Bordering Korea*, *op. cit.*

[9] François Guillemot, *Viêt-Nam, Fractures d'une nation*, Paris, La Découverte, 2018.

[10] Robert Lynch, *The Partition of Ireland: 1918–1925*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

soviétiques d'Asie centrale[12], en ex-Yougoslavie[13], en Allemagne, à Chypre, en Israël-Palestine[14] *etc*., se caractérisent par la division d'un territoire et/ou d'une nation, en vue de la recomposition d'une ou de plusieurs nations, marquées par des frontières souvent difficilement franchissables. Néanmoins, elles émanent de situations singulières et d'un contexte historique et politique (souvent lié à la décolonisation) favorisant l'émergence d'une identité nationale constituée de différentes communautés désormais perçues comme incompatibles, ou rendues incompatibles par une polarisation ethnique ou idéologique. S'il est nécessaire de faire apparaître tant les différences que les similarités entre cas de partitions, les rares typologies existantes, souvent à actualiser[15], mobilisent précisément les motifs politiques et ethniques comme justification première des divisions territoriales, et permettent ainsi de faire émerger une première classification des partitions : en premier lieu, nombre de partitions sont liées aux phénomènes de colonisation puis de décolonisation des XIX^{e} et XX^{e} siècles, qui entraînèrent une constitution forte puis une dissolution des empires coloniaux (principalement français, belge, britannique, espagnol, portugais, hollandais, soviétique et japonais), autant qu'une recomposition, volontaire ou non, des nouvelles nations indépendantes. Ainsi, de nombreux travaux[16] ont mis en évidence les effets sur les conflits frontaliers de la conférence de Berlin de 1885, qui entérina le découpage « au scalpel » de l'Afrique subsaharienne entre puissances coloniales européennes, conflits qui, au Congo, au Tchad ou au Mali, se multiplièrent pendant la période coloniale et au-delà. La division de la péninsule coréenne est issue quant à elle du démembrement de l'empire japonais opéré entre grandes puissances dès les conférences du Caire, de Téhéran (1943) et de Yalta (1945), qui répartissaient les zones d'occupation entre les deux camps américain et soviétique. Cette occupation censée être temporaire jusqu'à la mise en place d'une constitution et d'un gouvernement durables a abouti à la guerre de Corée (1950-1953), qui a entériné une partition toujours active. Dans le sous-continent indien, la partition de 1947 est directement liée à l'Indépendance : les modalités furent l'aboutissement de négociations entre les différentes forces au pouvoir du côté indien

---

[11] Daniel Bach (dir.), *Régionalisation, mondialisation et fragmentation en Afrique subsaharienne*, Paris, Karthala, 1998.
[12] Jean Radvanyi, *Les États postsoviétiques*, Paris, Armand Colin, 2003.
[13] Cécile Jouhanneau, *Sortir de la guerre en Bosnie-Herzégovine. Une sociologie politique du témoignage et de la civilité*, Paris, Karthala, 2016 ; Xavier Bougarel, *Bosnie : anatomie d'un conflit*, Paris, La Découverte, 1996.
[14] Gil Hoschberg, *In Spite of Partition: Jews, Arabs, and the Limits of Separatist Imagination*, Princeton (NJ), Princeton University Press, 2007.
[15] Voir notamment : Gregory Henderson (dir.), *Divided Nations in a Divided World*, New York, David McCay, 1974.
[16] Citons par exemple Daniel Bach (dir.), *Régionalisation, mondialisation et fragmentation en Afrique subsaharienne*, Paris, Karthala, 1998 ; Christian Bouquet, *Tchad, genèse d'un conflit*, Paris, L'Harmattan, 1982 ; Christian Bouquet, « L'artificialité des frontières en Afrique subsaharienne », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, 222, 2003, p. 181-198.

(notamment J. Nehru, futur premier ministre de l'Union indienne, et M. A. Jinnah, futur premier ministre de la République islamique du Pakistan), mais elle fut adoptée par le pouvoir colonial qui en détermina les nouvelles frontières avec la ligne Radcliffe. Nombre d'aberrations frontalières, notamment la multiplication d'enclaves[17], suggèrent les difficultés que posèrent le découpage « ethnique » du Sous-Continent.

Cependant, un constat de cet ordre, en particulier quand les « aberrations » donnèrent lieu à des conflits ou occasionnèrent une dégradation des conditions d'existence pour les populations, peut être perçu comme une interprétation incomplète, voire discutable, de l'histoire de la partition de 1947. La question des « causes » a bien entendu fait couler beaucoup d'encre[18], mais l'exemple de l'Inde suggère que les partitions sont bien sous-tendues par une multiplicité d'éléments, tant sociaux que politiques, territoriaux, linguistiques ou culturels. La question religieuse et communautaire constitua l'élément principal (voire le seul) des revendications de création d'un État séparé, le Pakistan, « foyer » des musulmans de l'Inde ; cependant, comme l'ont montré nombres d'historien.ne.s, cette question a émergé d'un contexte et été favorisée par des conditions particulières, coloniales ou non. Autrement dit, la colonisation ou la décolonisation a produit des conditions favorables aux partitions, et les antagonismes ethniques ou religieux, qui en sont les causes les plus fréquentes (en Inde, mais aussi en ex-Yougoslavie, en Irlande, en Israël-Palestine[19]), ont émergé de ce contexte. Mais elles ont été elles-mêmes suscitées, intensifiées et justifiées par d'autres conditions (tensions linguistiques ou régionales préexistantes, montée des inégalités sociales, etc.), que les historien.ne.s ont pu ou pourront élucider.

En second lieu, le motif idéologique est central dans les divisions territoriales. La recomposition du monde au moment de la guerre froide a été le prétexte aux partitions de la Corée, du Viêt-Nam ou de l'Allemagne, comme le montre par exemple l'article de Cornelia Möser dans ce dossier. Longtemps après la réunification du Viêt-Nam (1974), la chute du Mur de Berlin a largement entériné la disparition de l'antagonisme Est-Ouest, mais l'exemple de la Corée, où la partition (bien qu'au cœur de débats depuis quelques années) donna lieu à la cristallisation d'identités basées sur la différence, montre la prégnance de ces antagonismes.

[17] Dont le nombre sidérant d'enclaves pakistanaises au Bengale indien, estimées à 103, dont la plupart continuent à faire débat. Voir Joya Chatterjee, *The Spoils of Partition, India and Bengal, 1947-1967*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

[18] Voir notamment Gyanendra Pandey, *The Construction of Communalism in Colonial North India*, New Delhi, Oxford University Press, 1990 ; *Id.*, *Remembering Partition. Violence, Nationalism and History in India*, New Delhi, Cambridge University Press, 2001 ; Sumit Sarkar, *A Critique of Colonial India*, Calcutta, Papyrus Publishing House, 1985.

[19] Et même au Bangladesh qui, en 1971 et au terme d'une guerre d'une rare violence, s'est séparé du Pakistan sur des bases tant politiques que culturelles et linguistiques. Voir Joya Chatterjee, *The Spoils of Partition*, *op. cit.*.

Penser les territoires, les nations, les frontières

Pour qu'il y ait une partition, il faut qu'il y ait une « communauté » (réelle et/ou imaginaire) à diviser (en « parties ») et qui, dans le cas de la partition territoriale, corresponde à un *territoire* délimité par des *frontières*. Lévy et Lussault[20] identifient ainsi trois formes de communautés qui correspondent chacune à des degrés différents de délégation du pouvoir et qui sont engendrées par cinq principes : biologique, territorial, religieux, économique et étatique, qui se combinent de manière variée. Selon eux, l'État serait l'instance créatrice de l'appartenance communautaire la plus forte. Cependant, toutes les nations ne sont pas des communautés à principe étatique (il suffit de penser à la nation kurde ou aux Roms). Il est devenu classique de définir la nation comme une communauté subjective, imaginée, historiquement construite qui repose sur un consentement et un désir de « communautisation » de la part de ses membres[21]. Ainsi, il est des nations qui ne correspondent pas à des territoires étatiques fixes (Kurdes), quand d'autres sont atomisées dans l'espace international (diasporas). Le fait que la nation puisse être une communauté non territorialisée, voire disséminée territorialement sans proximité physique de ses constituants, souligne bien la dimension « imaginée » de la nation comme l'a théorisée Benedict Anderson.

L'État-nation n'est qu'un cas parmi d'autres, situé historiquement et géographiquement, de communauté nationale. Cette forme d'organisation monopolistique du pouvoir politique, ni naturelle, ni universelle malgré sa prédominance actuelle, est étroitement liée, dans sa genèse même, à la guerre, à l'institutionnalisation bureaucratique et à la centralisation. Historiquement liée à l'Europe et à son expansionnisme colonial, c'est une notion très fortement spatiale dans son attachement à la territorialité[22]. C'est donc une forme qui, plus que toute autre, est productrice et objet de partitions.

Le principe territorial est ainsi déterminant dans la définition de la nation, que ce soit de manière positive ou en creux, du fait de son absence, de sa disparition ou de sa division. Le territoire est une notion complexe qui donne lieu à multiples interprétations et débats, du fait de sa double nature, matérielle et symbolique. Il n'est pas qu'une étendue spatiale physique : il est une forme d'appropriation de cette dernière par un groupe. En cela, il est intrinsèquement lié à la notion de communauté sociale. Il n'est pas défini nécessairement par

[20] Jacques Lévy et Michel Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2008, p. 177-178.
[21] Voir notamment Benedict Anderson, *Imagined Communities*, London, Verso, 1983.
[22] Pour un rappel historique du concept, voir Dormagen et Mouchard, *Introduction à la sociologie* politique, *op. cit.*, chapitre 2.

la continuité spatiale de l'aire géographique : il existe des territoires archipélagiques ou réticulaires. Cependant, l'État-nation moderne est généralement associé au territoire comme aire continue. C'est pourquoi la rupture de cette continuité est vécue comme une perte d'intégrité qui affecte l'identité nationale et, partant, celle des individus de cette communauté. On perçoit ici le lien organique qui se tisse entre le territoire et l'identité nationale, lien à forte dimension performative qui souligne l'importance du symbolique et des représentations, non seulement dans le vécu du territoire national, mais aussi dans sa constitution – et donc aussi dans sa dissolution.

Ainsi, si la frontière physique est un indicateur assez manifeste de partition, les communautés imaginées sont néanmoins parfois constituées ou divisées par des frontières tout aussi imaginées : ces dernières circonscrivent (1°) une communauté éparpillée entre différents États, comme les Kurdes par exemple (les frontières qui les séparent sont réelles, celles qui les constituent sont imaginaires) ; (2°) une nation constituée d'au moins deux communautés distinctes et pas (ou peu[23]) perméables l'une à l'autre ; (3°) une communauté en situation d'hégémonie, un territoire en situation de domination ou de colonisation par rapport à d'autres groupes dominés. Comme le montre David Castro de Devesa dans son article, la dislocation des empires a pu être perçue elle-même comme un démembrement, qui est précisément le terme employé dans d'autres contextes de partition[24]. De même, le phénomène colonial suppose la cohabitation de deux communautés, sinon différentes, du moins polarisées entre catégories incompatibles et hiérarchisées, entre dominants d'un côté et dominés de l'autre, entre Blancs et Noirs, entre Occident et Orient[25]. Dans ce numéro, l'article d'Élise Abassade montre ainsi la façon dont l'imaginaire de la nation autonome, dans la Tunisie colonisée, s'incarne dans des représentations de femmes modernes, soucieuses néanmoins de préserver l'identité de la nation démantelée. Le vaste champ des études postcoloniales a cependant montré que si la colonisation a favorisé une polarisation entre colon et colonisé, elle a également généré la production d'identités hybrides, voire clivées ou hermaphrodites[26], si l'on

[23] Au sujet des métissages coloniaux, voir notamment Ann Laura Stoler, *La Chair de l'empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte, 2013.

[24] Voir Kamla Bhasin et Ritu Menon, *Borders and Boundaries, Women in India's Partition*, New Delhi, Kali for Women, 1998 ; Rada Ivekovic et Jacques Poulain (dir.), *Guérir de la guerre et juger la paix*, Paris, L'Harmattan, 1998.

[25] Comme l'a notamment montré l'ouvrage-phare d'Edward W. Said, *L'Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005.

[26] Voir Homi Bhabha, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale* [1994], Paris, Payot, 2007 ; Ashis Nandy, *L'Ennemi Intime. Perte de soi et retour à soi sous le colonialisme*, Paris, Fayard, 2007.

adopte le prisme, largement répandu dans les études postcoloniales[27] d'une sexuation du phénomène et de la relation coloniales.

Le genre des partitions

Dans ses travaux sur les productions littéraires issues des territoires partitionnés, Anna Bernard montre en 2010 que certains genres littéraires sont récurrents ou privilégiés, et notamment celui du roman d'amour (« *romance* »). Elle met ainsi en évidence le rôle « contrefactuel » de la littérature qui, à travers la séparation douloureuse des amants sur fond de partition puis leurs retrouvailles en territoire non-divisé, témoigne d'un fantasme de réunification (souvent impossible) symbolisé par le couple. Ce qu'Anna Bernard ne dit pas et qui frappe pourtant à la lecture de ses lignes, est la façon dont une partition territoriale s'incarne dans des représentations genrées et hiérarchisées, que seule l'analyse de l'histoire d'amour ne suffit pas à définir.

De fait, la « communauté imaginée » qu'est la nation mobilise les symboles les plus archétypaux pour se représenter dans les arts et les médias populaires, et ces symboles sont souvent genrés – que l'on pense à la Marianne de la jeune République française[28] ou la « femme moderne » de la Tunisie ou de l'Inde coloniales. En plus d'être l'écho du genre grammatical des valeurs de cette république dont elle est l'allégorie, Marianne est la figure de l'*Alma Mater*, à la fois nourricière et protectrice, qualités essentielles d'un État-nation ou d'un régime politique. On le disait, de nombreux travaux (à commencer par *L'Orientalisme* d'Edward Said, en 1978) ont souligné la corrélation entre colonisation et patriarcat dans la sexuation des rapports coloniaux. Dans son fameux « Can the Subaltern Speak ? », Gayatri C. Spivak montrait ainsi que la question des femmes avait permis de justifier la colonisation comme « mission salvatrice », visant à ce que « l'homme blanc sauve la femme noire des hommes noirs » et de leurs pratiques archaïques et barbares[29]. De même, dans « The Nation and Its Women », Partha Chatterjee souligne la réponse nationaliste aux discours salvateurs des Britanniques, chez les réformateurs bengalis à partir du milieu du XIX^{e} siècle : les femmes, situées au cœur du domaine domestique, et donc du domaine *privé* (lire : « indigène »), se doivent d'incarner, d'entretenir et de préserver une tradition vierge de toute

[27] Voir notamment Elsa Dorlin, *La Matrice de la race. Généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*, Paris, La Découverte, 2006 ; Gayatri C. Spivak, *En d'autres mondes, en d'autres mots. Essais de politique culturelle* [1987], Paris, Payot, 2009 ; Stoler, *La Chair de l'empire*, *op. cit.*

[28] Voir Maurice Agulhon, *Marianne au combat : l'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880*, Paris, Flammarion, 1979.

[29] « *White men are saving brown women from brown men* »: Gayatri C. Spivak, « Can the Subaltern Speak? », *in* Laura Chrisman et Patrick Williams (dir.), *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory: A Reader*, New York, Columbia University Press, 1994, p. 90.

influence coloniale, portée par des valeurs fortes, aptes à faire vaciller l'édifice culturel de l'envahisseur. *Construire* les femmes en métaphores de la nation, notamment par l'éducation et la valorisation de qualités typiquement féminines, représenta un enjeu majeur des mouvements réformateurs de la renaissance bengalie, qui revendiquaient ainsi une supériorité à la fois *culturelle* (réinterprétation des traditions indigènes) et *spirituelle* (mise en valeur des qualités spirituelles de la « Femme indienne »[30]).

Si le phénomène colonial fut prétexte à une réflexion richement nourrie sur l'assimilation entre rapports de genre et rapports de pouvoir, les situations de partitions et de divisions des nations incitent, de même, à porter attention aux formulations et représentations genrées de ces divisions. De nouveau, l'article d'Anna Bernard est éclairant, puisque l'histoire d'amour représente non seulement un *topos* des représentations littéraires des partitions, mais également la mise en scène d'une séparation inéluctable entre un homme et une femme, métaphores évidentes des territoires divisés. Ce *topos* suggère, d'une part, le caractère hautement significatif des formulations littéraires ou, plus largement, des représentations imaginaires des partitions, où s'élaborent, selon Anna Bernard, un « paradigme esthétique » de la partition. Si Anna Bernard montre comment la littérature met en scène une « histoire contrefactuelle » qui vise au déni par une utopie de l'espace unifié, de nombreux travaux ont également montré comment les identités partitionnées ont pu, dans la littérature ou le cinéma par exemple, élaborer des réponses esthétiques aux partitions et à l'exil : esthétique de la lamentation, disparition des déictiques, fragmentation du discours, montages fragmentaires[31], *etc*. La création adopte là une visée compensatoire, du moins cathartique, mais elle permet surtout d'identifier les processus imaginaires à l'œuvre dans les cas de partitions ; comme l'écrit Anna Bernard, la littérature (ou, plus largement, toute création esthétique) permet ainsi d'éclairer l'histoire des peuples et l'expérience des partitions, qui n'est pas celle de leur histoire politique ; plus largement, les pratiques populaires et les rites culturels témoignent de cette expérience des partitions, comme le montrent les articles de ce dossier.

D'autre part, l'histoire d'amour comme *topos* suggère également la prégnance des binarités de genre dans les imaginaires des partitions, comme en témoigne par exemple l'obsession du cinéma coréen pour les couples désunis. Ce dossier le montre : les partitions en tant que processus de « démembrement » ont également pour effet la cristallisation les identités de

[30] Partha Chatterjee, *The Nation and its Fragments. Colonial and Postcolonial Histories*, Princeton, Princeton University Press, 1993.
[31] Dans le cas de l'Inde, voir notamment Anne Castaing (dir.), *Raconter la Partition de l'Inde*, Bruxelles, Peter Lang, 2019.

genre et la construction de figures « fortes », et fortement genrées : ainsi, Valérie Pouzol montre comment le nationalisme israélien a participé à la construction de figures maternelles comme piliers de l'édification étatique, à travers la littérature, mais également des mises en scène ritualisées ; David Castro Devesa tisse quant à lui un lien fort entre le démembrement de l'empire espagnol et la virilisation de la société par la survalorisation de la tauromachie ; Anne Castaing montre comment la littérature a pris en charge presque simultanément la représentation de la partition de 1947 en focalisant sur des personnages féminins stéréotypés victimes d'atroces violences sexuelles ; Patrick Farges met en évidence les processus à l'œuvre dans la construction d'une figure hyper-masculinisée du soldat juif, « masculinité hégémonique » néanmoins mise en péril par la confrontation des identités européennes et orientales, « dans un contexte de partition où les catégories de genre connaissent un trouble important ». À l'image des phénomènes coloniaux, les partitions s'accompagnent donc de représentations genrées et hiérarchisées, mais également de représentations qui viennent incarner l'ambivalence des identités « divisées » comme celles des identités « recomposées », comme le montre Cornelia Möser dans le cas de l'Allemagne « réunifiée ».

Plus factuellement, le processus imaginaire visant à « genrer » les partitions s'incarne de façon tragique dans les violences genrées qui sont souvent l'apanage des guerres civiles, plus encore quand le territoire est en jeu. De nombreux travaux l'ont montré[32], les corps féminins sont prétexte à l'élaboration d'un imaginaire de la nation, dont la ritualisation a pour effet de les faire basculer dans le domaine métaphorique. Les violences genrées durant les guerres civiles, dont les récits de viols, d'enlèvements et de mutilations rivalisent en cruauté inconcevable, sont le triste résultat de cette assimilation imaginaire, les « bourreaux » justifiant le viol comme une bataille victorieuse, l'enlèvement comme une juste rétribution d'un territoire spolié, la mutilation comme façon d'affaiblir l'ennemi par l'amputation des attributs de la mère nourricière. Les corps féminins sont assimilés au territoire avec une facilité que, souvent, seule peut justifier la rhétorique nationaliste. Une réflexion sur le genre des partitions permet également de saisir la valeur symbolique des femmes dans l'histoire des guerres, civiles ou non, mais également leur implication réelle, en tant qu'actrices mais également en tant que victimes.

[32] Pour la Yougoslavie, voir : Rada Ivekovic, « Le faux langage du vrai sacrifice », *in* Ivekovic et Poulain (dir.), *Guérir de la guerre et juger la paix*, *op. cit.*, p. 33-45 ; pour l'Inde, voir : Veena Das, « Language and Body: Transactions in the Construction of Pain », *Daedalus*, 125 (1), « Social Suffering », hiver 1996, p. 67-91.

Les articles réunis ici invitent tous à une réflexion sur ces usages du genre et du corps sexualisé dans les imaginaires des nations partitionnées. De l'Inde (Castaing) à Israël/Palestine (Farges, Pouzol), de l'Allemagne réunifiée (Möser) à l'Empire espagnol (Devesa) ou la Tunisie coloniale (Abassade), les histoires, les contextes et les situations de ces nations et/ou territoires sont singuliers, mais témoignent des enjeux majeurs des représentations genrées dans l'imaginaire comme dans la rhétorique nationalistes. En replaçant le genre au cœur d'une réflexion sur les partitions, leur histoire, leurs effets à long terme, leur héritage et leur internalisation comme *habitus*, ce dossier a pour ambition d'initier voire de poursuivre un dialogue fécond entre approches aréales comme disciplinaires ; mais à l'image de travaux antérieurs, il a également pour volonté d'identifier les processus complexes à l'œuvre dans les « imaginaires partitionnés », notamment les formes de violence, symbolique ou réelle, que peuvent prendre en charge les femmes ou, dans une autre mesure, les hommes.